



Petit Courrier des Dames.

Rue Meslée N° 25.

Robe de Joconas, Pélerine et garniture à dents bordées de ruches de tulle, Chapeau de crêpe orné d'une espèce de bruyère, rouge et de rubans rose et jaune faisant transparent, Sac à la neige, du Magasin du Cordon vert, rue de Richelieu N° 90.



PETIT
COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*



~~~~~  
Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois,  
dont une d'homme et une de chapeaux.

Prix de l'Abonnement : pour trois mois..... 9 fr.  
pour six mois..... 18  
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT-COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N° 25;  
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue  
St.-Louis, N° 46, au Marais, et rue de Richelieu, N° 67.  
MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. Zschech et Krinitz.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

~~~~~  
MODES.

Pendant bien des années j'ai vu avec plaisir arriver le jour
de ma naissance. C'était le signal de quelques fêtes char-
mantes; c'était le motif de quelques délicieux cadeaux. A
peine le frémissement de ma sonnette avait-il annoncé l'ins-
tant de mon réveil, qu'aussitôt la ruelle de mon lit était

assiégée par les *épîtres et les présens*. Un peu plus tard arrivaient tous ceux que l'âge ou le rang admettaient scrupuleusement jusqu'aux rideaux de mon alcove. Leur douze ou quinze lustres et leurs antiques perruques leur servaient de passeport pour parvenir jusqu'à ces dernières frontières d'une intimité patriarcale; cependant, pour les recevoir, je mettais une jolie baigneuse en point d'Angleterre, et je parais mes épaules d'une manteline de linon brodé. Tant il est vrai qu'à dix-huit ans on aimerait à plaire, fut-ce même à un hibou. Mais à peine, ces respectables attentifs, s'étaient-ils retirés, que, plus légère que Silphide, je m'élançais de mon lit à ma glace pour resserrer ma taille en un cercle étroit de baleine; cacher sous une couche de poudre mes longs cheveux noirs; dérober une partie de ma figure sous la mouche *assassine*, l'*engageante*, l'*indiscrete*, etc.; et, sous ce magique attirail, je recevais la cour d'une foule de jeunes chevaliers, qui, tous approvisionnés de vers à *Tircis*, de bouquets à *Cloé*, etc., ne me faisaient quitte de leurs galanteries, que lorsque la nuit annonçait l'approche du bal qui célébrait ma fête. C'était là où, se disputant l'honneur de danser un menuet avec moi, je voyais tous les preux du pays attentifs à mes moindres desirs. Reine de la soirée, je répondais par un regard, je récompensais par un sourire, et mes plus insignes faveurs étaient de laisser tomber mon éventail, afin de procurer à quelques heureux protégés le bonheur de le ramasser à mes pieds.

Depuis ces jours d'orgueil et de beauté, combien s'est-il passé de fêtes sans qu'une main attentive m'apporte seulement une fleur de l'amitié; sans qu'un mot bienveillant ait prouvé à mon cœur que mes jours intéressaient encore puisse qu'ils étaient comptés. Maintenant chaque fois que mon nom vient décrire le cercle d'une année, seule, je vais saluer le levé de l'aurore; je détache quelques fleurs à mes arbustes chéris, et je forme solitairement un bouquet, qui me rappelle tous ceux auxquels présidèrent jadis la jeunesse, l'amour et la beauté.

Telles étaient les réflexions que je faisais hier, jour de ma fête, lorsqu'arrivant dans la salle à manger, je trouvai la table jonchée de fleurs, et vis mes enfans rangés en cercle, et m'offrant chacun un hommage qui pénétra jusqu'à mon cœur; je sentis combien j'étais coupable d'ingratitude envers eux;

je sentis que les jouissances d'une mère valent bien mieux encore que celles que nous procurent les triomphes de l'amour-propre ; et, après avoir conclu que mes plaintes et mes regrets n'étaient qu'un vrai radotage de vieille femme , je me suis mise à admirer le joli cadeau que mon gendre avait apporté à sa jeune femme , dont c'était aussi la fête : une robe de jolie étoffe de soie *gris-opale* avait trois rangs de broderies en relief au bas du jupon : ces broderies étaient aussi de couleur opale ; mais d'une teinte de nuance légèrement plus foncée. Un petit chapeau en gros de Naples à la reine *Élisabeth*, c'est-à-dire dont la passe, très-petite vers le milieu, va s'élargissant sur les côtés, était couvert d'une profusion de *jonquilles* très-pâles et de *boutons d'or* d'un jaune plus foncé ; des rubans pailles ombrés d'un *jaune serin* donnaient une harmonie parfaite à tous les accessoires de ce nouveau chiffon. *Augustine*, enchantée de son *bouquet*, ne fit qu'un saut de la salle à la glace ; elle se trouva charmante sous son nouveau costume. . . Ah ! sans doute, c'est à vingt ans que les jours de fête sont des jours de plaisirs, me suis-je écriée ; . . mais ce n'est qu'à cinquante que ces époques solennelles peuvent devenir des jours de bonheur, et certes il n'y a nulle comparaison à établir entre ces deux sentimens : le plaisir est pour ma fille, le bonheur pour moi. . . . J'aime mieux mon lot.

LA VIEILLE DU MARAIS.

Les chapeaux blancs, nous ne pouvons que le répéter encore, sont les seuls qui soient bien adoptés ; on les orne souvent de rubans en couleurs : quelquefois ces rubans sont passés sous un biais de gaze que l'on place au-dessus de la passe, et qui la couvre dans toute sa largeur ; le ruban, ainsi posé, donne une transparence à la passe, et cette même disposition se répète sous les nœuds et coques en gaze, qui sont placés autour de la tête, en observant que ces nœuds sont toujours garnis sur les bords par un ruban pareil à ceux posés sous la gaze.

Aux dernières fêtes de Tivoli on a remarqué plusieurs robes en Barège ponceau ; quelques-unes en crêpe noir, garnies de trois rangs de blonde. Les manches, longues et larges, étaient traversées, depuis l'épaule jusqu'au poignet, par quatre

à cinq rangs de ruches en tulle noir, posés à deux pouces de distance l'un de l'autre.

Comme il est très-important que la coupe des cheveux des hommes soit exécutée par un artiste distingué, qui dispose les coiffures de ces Messieurs de manière qu'elles soient favorables au caractère de leur physionomie, nous les engageons à confier ce soin à M. Nalin, galerie de pierre, n° 50, au Palais-Royal. Ce coiffeur est particulièrement recommandable par son talent dans ce genre d'exécution.

LE SPECTRE DE SALON

DEVENU FOSSILE HUMAIN.

A Madame Thiéry, rédactrice du Petit Courrier des Dames.

J'AVAIS lu hier l'histoire que je vous adresse dans un ouvrage anglais intitulé : *Tales of real Life.*

Quelques personnes auxquelles j'en donnai communication, ayant cru reconnaître que le *Fossile humain* exposé récemment boulevard des Capucines devait être celui du *Spectre mystérieux* dont il est question dans cette histoire, je me proposais de vous l'envoyer, pensant qu'elle pourrait être susceptible d'intéresser vos aimables abonnées, en m'abstenant toutefois de prononcer sur la singularité de l'opinion que nos amis avaient émise; lorsque cette nuit !.. nuit d'horreur ! ! !... le spectre lui-même m'est apparu;... jugez de ma surprise en le voyant sortir *du long rocher*.... « On » parle beaucoup de moi dans ce moment, m'a-t-il dit;... » tu as lu hier mon histoire;... c'est moi qui ai épouventé » les habitans de Salon;... il importe à ma satisfaction » particulière de le faire connaître; envoie donc demain à un » journal la relation de cette histoire ou, tremble pour tes » jours si tu tardes un seul instant à exécuter ma volonté.... » A ces mots il a disparu.

J'ai bien peur de mourir, Madame; voici cette relation : le spectre m'a en outre recommandé de vous dire, qu'à l'époque où les faits que je vous raconte arrivèrent, ils causèrent une très-grande sensation. Sauvez-moi donc la vie, et comptez sur l'éternelle reconnaissance de

L'HOMME TIMIDE.

En avril 1697, la petite ville de Salon, en Provence, patrie de Nostradamus, fut le théâtre de la première scène de cette histoire. Un revenant, que bien des gens prirent alors pour l'ombre de ce devin, apparut à un particulier de cette ville, et le jeta dans l'inquiétude. Il le chargea en premier lieu, sous peine de mort, d'observer le plus inviolable silence sur ce qu'il allait lui communiquer; il lui ordonna ensuite, en son propre nom, de demander une lettre de recommandation à l'intendant de la province, qui pût lui servir pour obtenir une audience particulière du roi. « Ce que vous devrez lui dire, continua le spectre, vous ne le saurez que la veille de votre arrivée à la cour; alors je reviendrai vous donner les instructions nécessaires. Mais n'oubliez pas que votre vie dépend du secret que je vous enjoins d'observer avec tout le monde, excepté l'intendant, sur tout ce qui s'est passé entre nous.

Après ces paroles, l'esprit disparut, et laissa le pauvre homme moitié mort de peur. A peine commençait-il à se remettre que sa femme entra, s'aperçut du changement de son mari, et lui en demanda la cause. Les menaces du revenant avaient fait une trop forte impression sur lui; elle ne put obtenir une réponse satisfaisante.

L'air embarrassé de l'homme excita encore plus la curiosité de la femme, et le pauvre garçon, pour avoir la paix dans son ménage, lui révéla son aventure; au même moment il paya son indiscrétion de sa vie.

La femme fut extrêmement effrayée de cette catastrophe inattendue; mais elle se persuada que ce qui venait d'arriver à son mari était l'effet d'une imagination troublée par un rêve, et crut convenable, autant pour son salut que pour la mémoire du défunt, de ne communiquer le secret qu'à un petit nombre de parens et d'amis.

Il arriva cependant qu'un autre habitant de la ville reçut la même visite, il eut aussi l'imprudence de le confier à son frère, et fut puni par une mort subite. Ces deux incidens extraordinaires devinrent le sujet de la conversation générale.

Peu de jours après, le spectre apparut à un forgeron, qui demeurait deux maisons plus loin que les personnes mortes subitement. Devenu plus sage par le malheur de ses voisins, celui-ci ne différa pas à se rendre auprès de l'intendant. Il eut

beaucoup de peine à obtenir l'audience voulue par l'esprit, et fut traité comme un homme dont la tête était dérangée. Il pria l'intendant, qui ne voulait rien croire, de faire prendre des informations sur la mort des deux habitans de Salon, qui avaient reçu la même commission du revenant, et demanda à être rappelé avant la fin de la semaine. On reconnut la vérité du récit de François Michel, le forgeron; l'intendant l'envoya chercher, écouta son histoire avec beaucoup d'attention, lui donna des dépêches pour M. de Barbizieux, ministre secrétaire-d'état pour la Provence, lui fournit de l'argent pour son voyage, et lui souhaita du succès.

L'intendant craignait qu'un ministre si jeune que M. de Barbizieux ne l'accusât de trop de crédulité, et ne donnât lieu à la cour de rire à ses dépens. Il joignit donc aux dépêches les documens de l'examen fait par ses députés à Salon, et le certificat du lieutenant de justice de cette ville attesté et signé par tous les officiers.

Michel, arrivé à Versailles, était embarrassé de ce qu'il dirait au ministre, le spectre n'étant pas venu, suivant sa promesse. La même nuit il ouvrit les rideaux du lit, exhorta Michel à prendre courage, et lui dit mot à mot le message qu'il devait apporter au ministre, et ce qu'il devait apprendre au roi seul. « Vous aurez, continua-t-il, beaucoup de difficultés à surmonter pour obtenir une audience privée; mais » gardez-vous de laisser surprendre votre secret par le ministre, ou par toute autre personne; votre mort en serait » la suite. »

Le ministre, comme on doit le présumer, s'efforça d'éclaircir ce mystère; le forgeron refusa avec fermeté de rien révéler, protestant que sa vie en dépendait, et, pour le convaincre que ce n'était pas un conte, il dit à M. de Barbizieux d'informer le roi de sa part, *qu'à la dernière chasse de Fontainebleau, sa Majesté avait elle-même vu le spectre monté sur un très-beau cheval qui prit le mors aux dents*, de sorte que l'apparition n'était restée qu'un moment; le roi crut s'être trompé, et n'y pensa pas depuis.

Cette dernière circonstance frappa le ministre; alors, il crut de son devoir d'apprendre à Louis XIV l'arrivée du forgeron à Versailles, et lui parla de sa dépêche extraordinaire. Quelle fut sa surprise, lorsqu'après un moment de silence, le roi désira entretenir Michel le jour même en particulier.

Ce qui se passa à cette singulière entrevue ne fut jamais rendu public; on sait seulement que le forgeron resta trois ou quatre jours à la cour, et que du consentement du roi, il prit publiquement congé de sa Majesté, qui sortait pour aller à la chasse à Fontainebleau. On assure que le duc de Duras, capitaine des gardes-du-corps, étant de service, dit: « Si » Votre Majesté ne m'avait expressément commandé de per- » mettre à cet homme de vous approcher, je l'en aurais em- » pêché, car c'est un fou. » Le roi répondit, en souriant; « Mon cher Duras, souvent nous portons de faux jugemens » sur nos semblables! cet homme est plus sensé que vous et » beaucoup d'autres. »

Ces paroles du roi firent une impression profonde. Les courtisans cherchèrent inutilement à découvrir le sujet de l'entrevue du forgeron avec le roi et le ministre Barbi- zieux.

Le visionnaire après avoir quitté Paris, retourna dans sa province. Il fut défrayé par le ministre; on lui ordonna de garder le plus profond secret sur son message.

Quant au spectre, il dormit profondément dans la forêt de Fontainebleau, lorsqu'il y a un an, on vint l'arracher à son sommeil; depuis ce tems, il s'amuse à faire divaguer bien des gens: les uns veulent qu'il ne soit qu'un bloc de pierre, qui n'a de forme humaine que celle qu'on veut bien lui prêter; d'autres, au contraire, le trouvent merveilleusement conservé pour son âge; pour moi, il m'avait tant troublé la tête, lors de sa fatale apparition, que j'ai été forcée de me servir de la main de mon secrétaire pour vous faire passer, Madame, la relation de son histoire.

Agréez, etc.

Signé J.-F. Chatelain, secrétaire de L'HOMME TIMIDE.

PETITE REVUE THÉÂTRALE.

*A Madame ***.*

Les nouveautés se succèdent toujours aux théâtres avec une grande rapidité; vous allez, madame, en juger vous-même:

THÉÂTRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN. — Le succès mérité d'un charmant tableau des Variétés, fit penser à des auteurs qu'un ballet-pantomime, sous le même titre, pourrait avoir un succès non moins brillant, surtout si Mazurier y remplissait un rôle; ils firent donc *Jean-Jean ou les bonnes d'Enfants*. Ces auteurs eurent raison de compter sur Mazurier, mais ils eurent tort de compter sur leur titre et sur leur ouvrage. Le premier acte, copie du petit vaudeville des Variétés, et où le mouvement remplace l'action, a fait plaisir; mais le second, entièrement de l'invention des auteurs, n'a pas été aussi heureux; il manque particulièrement de mouvement, d'originalité et de situations comiques. Malgré les défauts de cette pantomime, Mazu-

rier, toujours si gracieux, si original dans son moindre geste, attire et attirera encore quelque tems la bonne compagnie au théâtre de la Porte Saint-Martin. L'affiche annonce tous les soirs, comme auteurs de cette production chorégraphique, MM. Blache et Mazurier, et tait les noms des deux vrais coupables : qui peut donc en vouloir tant à Mazurier pour lui jouer un pareil tour !

GYMNASE-DRAMATIQUE. — *Le Quinze ou les Déménagemens*. Un ancien locataire d'une maison, dont il a même *essuyé* les plâtres, qui se trouve tantôt congédié, tantôt supplié de reprendre son logement, tel est le personnage principal du Vaudeville nouveau de MM. Decourcy, Ferdinand et Francis. La situation de cet homme est trop souvent la même pour être amusante : elle eût pu amener des scènes comiques, si les auteurs eussent mis en opposition avec cet homme, un jeune étourdi qui n'aurait pas de plus grandes jouissances que de déménager. Il y a dans cet ouvrage deux personnages tracés avec vérité : Le propriétaire d'abord, bien joué par Dormeuil : *Così fan tutti* (1) ; l'autre est un mari séparé de sa femme, et qui ne demande qu'à la reprendre. Legrand représente ce mari d'une manière fort originale. En définitive, *le Quinze* a réussi, et ce devait être : la pièce est écrite avec esprit, et le public du Gymnase eût fait preuve de partialité en l'accueillant moins bien que beaucoup d'autres.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. — *L'Imprimeur sans cara-tère ou le classique et le romantique*. Succès complet et durable, quoique l'ouvrage soit construit sur un fond peu solide. Mais les auteurs, MM. Dartois, Francis et Gabriel, n'avaient le projet que de faire un tableau et une revue critique, et ce qu'ils voulaient faire, ils l'ont bien fait.

Il me serait facile, Madame, de vous donner l'analyse de cette pièce ; mais il m'est impossible de vous dire tout l'esprit dont elle brille : il faudrait la transcrire ici pour ainsi dire mot par mot. Voici cependant deux couplets du Vaudeville final que j'ai retenus :

SATINÉ.

Chapeau à cornes, habit rond,
La poudre, l'aile de pigeon,
Voilà le vrai classique.

IN-DOUZE.

Les faux cols et les faux gilets,
Les faux toupets, les faux mollets :
Voilà le romantique.

PETIT-ROMAIN.

Engraisser, truffer des poulets,
Les rôtir ; les manger après :
Voilà le vrai classique.
Mais faire battre des chapons,
Et faire payer les dindons :
Voilà le romantique.

Ce couplet fait à propos des combats de coqs que la police vient de défendre, a été très-applaudi comme tout l'ouvrage. Tous les acteurs y sont parfaits.

C. de M.

(1) Ils agissent tous de même.

A ce Numero est jointe la Planche 242.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, No 46, au Marais.